
LES PETITES FUGUES, FESTIVAL LITTÉRAIRE ITINÉRIANT
DU 13 AU 25 NOVEMBRE 2017

Laura ALCOBA



L'auteur :

Née en Argentine où elle vécut jusqu'à l'âge de 10 ans, Laura Alcoba a dû s'exiler avec sa famille pour des raisons politiques.

Elle vit désormais à Paris. Elle est maîtresse de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre où elle enseigne la littérature espagnole classique et anime un atelier de traduction des textes du « Siècle d'or ». *Manèges* est son premier roman. Au mois

d'octobre 2013, elle rejoint les éditions du Seuil comme éditrice en charge du domaine hispanique, fonction qu'elle quitte en juin 2016.

Traductrice, elle est l'auteur de plusieurs romans en français, même si ce n'est pas sa langue maternelle.

BIBLIOSIAPHIE :

- *Manèges*, roman, Éditions Gallimard, 2007, et Folio n° 5883
- *Jardin blanc*, roman, Éditions Gallimard, 2009
- *Les Passagers de l'« Anna C. »*, roman, Éditions Gallimard, 2011
- *Le Bleu des abeilles*, roman, Éditions Gallimard, 2013, et Folio
- "Hong Kong en Valois" dans *Ça ne veut pas rien dire*, MEET, 2012
- "Le Canard d'Usher" dans *Lettres Nomades*, éditions La Contre Allée, 2014
- "Le Vieux Fauteuil" dans *Me lo llevaré a la sepultura*, MALBA, 2016
- *La Danse de l'araignée*, roman, Éditions Gallimard, 2017

Présentation sélective des livres :

- *Manèges*, roman, Éditions Gallimard, 2007, et Folio n° 5883

Présentation de l'ouvrage :



«*Maintenant, nous allons vivre dans la clandestinité, voilà exactement ce que ma mère a dit. Pour la trappe dans le plafond, je ne dirai rien, même si on venait à me faire très mal. Je n'ai que sept ans mais j'ai compris à quel point il est important de se taire.*»

Plus de trente ans ont passé. Mais la narratrice se souvient encore des heures noires de la dictature en Argentine. Elle nous les raconte à hauteur d'enfant. En espérant enfin oublier un peu.

Extraits de presse :

. Article publié sur le site de *Libération*, 4 Août 2014, Anne Diatkine

Laura Alcoba a des intonations chatoyantes, une voix comme un tissu qui prend la lumière au fur et à mesure qu'on le déploie et, quoi qu'elle relate, on est d'abord attrapée par sa musicalité. C'est à la radio qu'on l'a entendue pour la première fois, bien

avant d'avoir lu ses livres. Une mélodie juvénile, rendant aussi bien l'effroi que le rire dans une même séquence, et des envolées verbales qui ralentissaient parfois pour se perdre dans un murmure.

Il y était question de l'Argentine, d'une enfance pendant la dictature, d'un père en prison et d'une mère qui change de tête complètement pour ne pas être reconnue par les militaires, mais qui, du coup, ne l'est plus non plus par sa gamine de 8 ans, médusée. Et d'une langue qui peut tuer, sans que la petite fille sache d'office quels sont les mots qui risquent d'entraîner la mort des parents, du groupe et d'elle-même.

Mais aussi d'une autre langue, étrangère et libératrice, à la manière des formules magiques des contes qui délivrent d'un sort et accordent du mouvement à ce qui était resté figé et muet, encastré dans la peur, on ne sait où, jusque-là.

«*Pacte*».

C'est rue de Bretagne, à Paris, que l'on rencontre Laura Alcoba, traductrice, éditrice au Seuil, auteure publiée chez Gallimard, n'en jetez plus. Un air de printemps flotte autour d'elle. On a tendance à la qualifier d'écrivaine argentine, alors qu'elle est naturalisée française depuis ses 15 ans. «*Mais la nationalité argentine est irrévocable*», dit-elle en riant. Le libraire se trompe lorsqu'il cherche ses livres dans les rayonnages. Et les Argentins refusent de ranger ses récits parmi la littérature étrangère, bien qu'elle soit traduite. N'a-t-elle pas jusqu'à présent principalement publié des récits qui ont trait au pays dont elle s'exila ?

Laura Alcoba écrit ses textes exclusivement en français. Pas par caprice ou par choix. Mais par impossibilité de faire autrement. «*Pourtant, je lis en espagnol, je correspond en espagnol et, quand j'étais étudiante, je prenais mal que les professeurs aient l'air de considérer que la littérature française soit supérieure à toutes les autres.*»

Longtemps, elle n'a pas su répondre lorsqu'on lui demandait pourquoi des impressions d'enfance gravées en elle en espagnol devaient nécessairement passer par le français pour reprendre vie sur la page. Toute une génération passée à la clandestinité avec ses parents pendant la dictature s'y retrouvait. «*Des enfants dont les sensations étaient d'autant plus intenses qu'ils étaient dépourvus de mots et d'analyses politiques pour les mettre à distance. Mon écriture se situe à leur hauteur.*»

«*Sans le français, je n'aurais pas écrit. C'est l'espagnol qui m'a appris à me taire. En espagnol, enfant, je suis devenue mademoiselle Rien du tout : il m'était interdit de dire comment je m'appelais. On ne se défait pas d'un tel pacte. C'est la langue française qui m'a permis de sonder le silence et de m'en défaire.*»

. Article publié sur le site Ledevoir.com, 18 Février 2017, Guylaine Massoutre

Laura Alcoba et l'émancipation par l'exil

Née en Argentine sous la dictature militaire (1976-1983) aux nombreuses séquelles, Laura Alcoba s'est réfugiée en France, où elle a réussi des études brillantes en littérature hispanique. Écrivaine, elle enseigne à l'université et signe une autobiographie en plusieurs volumes, au ton d'un journal d'adolescente, tant ils sont factuels et pleins d'incompréhension.

Elle ne maîtrise rien de sa vie rompue, mais les mots de la mémoire s'enfilent en images arrachées au silence et à l'oubli. Dans *Manèges, petite histoire argentine* (2007) plane un grave silence imposé à l'enfant avant ses sept ans. Le trauma en demeure, lié au danger planant sur sa famille, qui lui a tôt fait abhorrer la délation, les arrestations brutales et les disparitions. Voilà de quoi résumer « *l'Argentine des Montoneros, de la dictature et de la terreur à hauteur d'enfant* ».

Son père n'échappe pas à la prison ; réfugiée en France, sa mère la fera venir un an plus tard. En 2003, Alcoba retourne sur les lieux, et même en partie détruits, elle peut expliquer l'histoire à sa propre fille. Forts et précis, les fragments du passé remontent — sensations, angoisses, lieux, silhouettes, déménagements, visites, activités illicites, réalités locales.

Que d'effroi causera l'imprimerie dissimulée derrière un mur ! Elle décrit la clandestinité, la trahison, mais aussi l'affection des grands-parents et un certain charme des jours. Fillette astucieuse, elle esquivaient les questions, cachait sa propre identité et rêvait d'explications qui amadoueraient ce mauvais monde.

. Article publié sur le site Mediapart, 25 Mai 2015, Juliette Keating

Laura Alcoba a connu la clandestinité à l'époque où les communistes étaient violemment réprimés par la dictature militaire de Videla.

Manèges, dit avec une émotion contenue la confusion des sentiments de l'enfant qui doit soudainement quitter sa maison pour une autre où s'effectuent d'étranges travaux, dissimuler son nom, et vivre avec sa mère qu'elle ne reconnaît pas tant elle a modifié son apparence physique.

Le sous-titre, « petite histoire argentine », s'il semble orienter le lecteur vers la découverte de l'histoire individuelle de l'enfant mêlée à la violence de la grande histoire, indique aussi la retenue de la voix. Petite vie, petite voix musicale et apeurée puisque le monde tourne si vite que l'on ne sait jamais ce que l'on découvrira autour de soi quand le manège, pour un instant, s'arrêtera.

« Ma mère m'explique que ça s'appelle « vivre dans la clandestinité » : « maintenant nous allons vivre dans la clandestinité », voilà exactement ce qu'elle a dit. J'écoute en silence. Je comprends bien ce que ma mère me dit mais je ne pense qu'à poser une question : l'école. Si nous vivons cachés, comment ferais-je pour aller à l'école? »

Il faut vivre l'enfance quand on est une enfant, malgré tout. Les préoccupations de l'enfant se confrontent aux impératifs des engagements politiques des parents, des camarades des parents, des hommes et des femmes inconnus qu'elle croise, qu'elle aime parfois, puis qui s'effacent, tués ou disparus.

Il est bien difficile de jouer, de s'intéresser aux cheveux des poupées, de manifester sa curiosité, de rire : d'un mot, d'un geste dépend la vie ou la mort, celles des Montoneros, celle de sa mère, la sienne peut-être. Le roman est traversé par cette angoisse diffuse du faux-pas jusque dans les moments où la fillette croit pouvoir s'abandonner à l'amitié :

« Oui, je sais que j'ai eu peur, je m'en souviens parfaitement à présent, je me suis sentie comme tombée dans un piège dans cette maison, avec cette superbe créature blonde à chaussures qui demandait avec insistance : « Mais ton nom, ton nom de famille c'est quoi ? Ça n'existe pas des personnes sans nom de famille, tu as forcément un nom de famille ! Ton père et ta mère, c'est monsieur et madame comment ? » Oui ça y est, je m'en souviens maintenant : « mon père et ma mère, ils n'ont pas de nom de famille non plus. C'est monsieur et madame rien du tout, comme moi. »

Ainsi la narratrice n'est pas simplement l'observatrice d'un monde mouvant, dangereusement codé, pour beaucoup indéchiffrable. Si *Manèges* peut se lire comme un témoignage particulier sur un épisode de l'histoire de l'Argentine, c'est aussi plus largement le récit terrorisé de toutes les enfances qui s'interrogent sur le monde tel que le construisent et le détruisent les adultes autour d'eux.

L'*embute*, situé dans la nouvelle maison de l'enfant, ce lieu-trou où les Montoneros cachent avec grand soin l'imprimerie clandestine, porte un nom qui n'existe pas, que nul dictionnaire ne recense. Dans le secret absolu de l'*embute* s'impriment les tracts et les journaux de la résistance au coup d'état de Videla. Derrière des cages à lapins, mignons alibis : un réduit indécélable où se cache la vérité. Et l'on ne peut s'empêcher de songer au lieu secret de la mémoire, dont seule l'écriture en français a su trouver la clé, dit Laura Alcolaba, *« tant pour me souvenir que pour voir, après, si j'arrive à oublier un peu. »*

- *Jardin blanc*, roman, Éditions Gallimard, 2009

Présentation de l'ouvrage :



Madrid, 1960. Ava Gardner quitte sa maison des environs de Madrid pour s'établir dans la capitale espagnole, *avenida del doctor Arce*. Dans le même immeuble, au premier étage, le général argentin, Juan Domingo Perón, a emménagé peu de temps auparavant. Bientôt, une jeune femme silencieuse, Carmina, s'installera au rez-de-chaussée.

On pourrait penser que tout sépare ces trois personnages. Mais d'un étage à l'autre, leurs existences révèlent d'étranges correspondances : exils, regrets, fantômes et une incommensurable solitude dont un petit jardin, au bas de leur immeuble, se fait l'écho.

Un jardin qu'Ava veut aussi blanc que possible. À moins qu'il ne s'agisse du désir d'Eva ? C'est que le souvenir et la voix d'Evita Perón hantent les lieux chaque jour davantage ...

Extraits de presse :

. Article publié dans le *Magazine des Livres*

Croire aux fantômes

Dans *Manèges*, paru chez Gallimard en 2007, Laura Alcoba reconstituait par petites touches sensibles son enfance volée sous la dictature argentine. Vus à hauteur de petite fille les événements qui, de 1976 à 1983, endeuillèrent, et pour longtemps, le pays de ses origines s'y révélaient dans toute leur violence absurde, leur opacité.

Après ce récit autobiographique où l'on sentait déjà frémir l'écrivain, Laura Alcoba aurait pu poursuivre sur sa lancée et écrire la suite : son exil en France. Là encore elle aurait sans doute choisi les mots et l'angle justes. *Jardin blanc* n'est pourtant pas la mise noir sur blanc de son déracinement. Pas directement. L'auteur a fait cette fois œuvre de fiction. Et c'est bien la même voix, flutée, vive, celle d'une fée mi-Clochette mi-Carabosse, qui entremêle ici trois fils de vie. Alcoba a écrit son roman de l'exil, mais l'exil n'est pas le sien.

Dans le Madrid des années 60, une poignée de personnages vont se croiser autour d'un petit jardin blanc. Il y a Carmina, porteuse de ces secrets qui chassent les jeunes filles hors des terres d'innocence. Carmina dont les silences et la sobriété rendent plus théâtrales encore les confidences d'Ava Gardner, son goût immodéré pour le sol y sombra, son amour assumé des beaux mâles. Comme si l'une était le contrepoint de l'autre.

Dans le même immeuble donnant sur ce jardin que « *Madame Gardner veut voir toujours plus blanc* » vit – ou plutôt tourne en rond – le General Peron. Réduit à l'impuissance, à

l'attente d'une hypothétique et humiliante convocation de Franco, il semble veillé sans relâche par un fantôme : celui de sa chère Evita emportée par un cancer à l'âge de 33 ans et dont le corps embaumé à disparu au moment du coup d'état militaire, en 1955.

Les pages où sont chroniquées sa déchéance physique puis le rapport quasi amoureux qu'instaure son embaumeur avec celle qui devra être son chef d'œuvre sont parmi les plus belles du roman. Les plus singulières aussi. Car ces pages donnent à cette âme errante une présence plus charnelle et plus clairvoyante que celle des vivants.

On repense alors à la petite fille de *Manèges*, hantée par les disparus, longtemps empêchée par l'interdiction de dire et l'impossibilité de comprendre. Cette petite fille là, celle de la dictature, à qui l'on intimait de se taire, cette petite fille qui vivait avec la peur comme d'autres avec l'espoir ou la joie, la petite Laura, donc, a sans doute souvent rêvé d'interroger les morts. Laura Alcoba, devenue écrivain, ne l'oublie pas, l'invisible cohorte ayant emporté avec elle des pans entiers de leur histoire commune.

Confiés à d'autres personnages, dans d'autres lieux, c'est un peu de cette violence, de ces déchirures et de cet exil que l'auteur met en scène dans *Jardin Blanc*. Sans bruit ni fureur mais avec force. Car c'est, entre autres, ce que réussit la littérature : recueillir et nous confier le murmure ininterrompu des revenants.

. Article publié dans *Le Figaro*, 5 Novembre 2009, Dominique Guiou

[...] Le silence est au cœur du nouveau roman de Laura Alcoba. Cette fois, l'héroïne est une jeune femme mutique. On fait sa connaissance au moment où, désespérée, elle trouve refuge chez sa sœur, la douce et attentionnée Consuelo. Carmina est blessée, elle avait rendez-vous avec un homme, et il n'est pas venu. La jeune femme se replie sur elle-même. Elle ne quittera l'appartement de sa sœur que pour rendre visite à la très belle voisine du dernier étage dont elle devient la confidente.

Cognac et absinthe

Cette femme n'est pas une inconnue. C'est une vedette de Hollywood que des crétins ont surnommée « le plus bel animal du monde ». Ava Gardner, car c'est bien d'elle qu'il s'agit, aime l'Espagne, la corrida et les toreros. C'est pour cette raison qu'elle a choisi de s'installer, en 1960, à Madrid.

Déjà, à trente-huit ans, elle voit avec angoisse sa peau qui commence à se flétrir. Elle se raconte à Carmina dans de longs monologues où elle ressasse les moments tragico-comiques de sa carrière. L'actrice en veut au monde entier, ou presque. Aux hommes tout particulièrement, qui toujours ont voulu tirer profit de son corps de rêve. Elle noie sa tristesse et ses regrets à coups de « sol y sombra », mélange de cognac et d'absinthe. Elle cherche en vain à entraîner Carmina dans cet état « quelque part entre l'apesanteur, la mort et l'oubli » dont on ne sait au bout du compte s'il relève du plaisir ou de la douleur.

Au premier étage du même immeuble, il y a une autre femme, célèbre elle aussi : Evita Peron. Mais elle n'est plus de ce monde. C'est son esprit qui hante ces lieux où réside désormais son mari, le général Peron. Après avoir raconté la longue errance de son cadavre embaumé, d'abord exposé en Argentine, puis caché dans de nombreux endroits, plus improbables les uns que les autres, Evita commente d'outre-tombe, mais non sans verve et mordant, la vie de son mari, entouré de sa nouvelle femme et de deux caniches. Le moins que l'on puisse dire, c'est que le général en prend pour son grade !

Laura Alcoba signe un roman saisissant, dérangeant parfois, où les frontières entre la réalité et le fantastique sont floues. Trois voix de femmes pour dire, chacune à sa manière, la colère, l'humiliation et le sentiment d'abandon.

-
- *Le Bleu des abeilles*, roman, Éditions Gallimard, 2013, et Folio

Présentation de l'ouvrage :

Laura Alcoba
Le bleu des abeilles



«Devant le miroir de la salle de bains, je m'entraîne à prononcer des mots compliqués, avec plein de r, des g et des s entre deux voyelles qui font comme des chatouilles au niveau du palais. Je m'entraîne aussi à prononcer à toute allure des mots avec des u, et même des u tout seuls que je fais durer le plus longtemps possible.»

À dix ans, l'héroïne quitte l'Argentine de Videla pour rejoindre sa mère réfugiée en France tandis que son père est emprisonné à La Plata.

À la dure réalité de l'exil se mêle bientôt l'enthousiasme de la découverte d'un pays et d'une langue. Un récit raconté à hauteur d'enfant, acidulé, joyeux et profondément touchant.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 15 Décembre 2015, Christine Ferniot

Fiction largement inspirée de souvenirs personnels, *Le Bleu des abeilles* parle d'enfance et d'exil, d'amour filial et d'apprentissage de la langue. La narratrice a une dizaine d'années quand elle quitte l'Argentine de Videla pour rejoindre sa mère en banlieue parisienne. Son père est resté en prison à La Plata et leur lien, ce sont les lettres hebdomadaires qu'ils s'adressent. L'enfant apprend à vivre en France, à parler puis penser en français. Roman-récit plein de tendresse, d'anecdotes souriantes et d'émotion contenue, ce livre est aussi un éloge de la lecture qui sauve, protège et nourrit. Un ouvrage qui résonne fortement ces jours-ci.

. Article publié sur le site *Amerika*, 30 Juin 2015, Christine Ferniot

Dans *Le bleu des abeilles*, le lecteur est plongé dans le récit autodiégétique d'une fillette argentine qui rejoint sa mère exilée en France. Le premier chapitre intitulé « Sous mon nez » dévoile la préparation à cette nouvelle vie : pour la protagoniste, le point de départ se trouve dans la langue française, dans ses sons nasaux. Le pacte de lecture est alors donné : la fillette considère la langue française comme un lieu. La langue prend forme, phonologiquement parlant, dans sa bouche et sous son nez, elle est le commencement de sa nouvelle vie mais elle est aussi écrite dans le texte, sous le nez du lecteur.

La préparation de la petite fille de huit ans se base sur des dialogues imaginaires avec des personnages inventés et sa professeur *Noémie* lui enseigne des clichés sur la France ainsi que des comptines « essentiel[s] à [sa] future *intégration* »; le contact avec la réalité française lui révèle une toute autre chose.

Dans les chapitres suivants, nombre d'anecdotes de la vie quotidienne en France jalonnent le récit et permettent à la scriptrice d'insérer une analyse de son rapport à la langue française, de sa quête d'appropriation de cette langue. En Argentine, l'enfant s'enthousiasmait déjà à l'idée de savoir qu'il existe des « ç » qu'elle s'amusait à écrire en attendant son départ et en France, elle découvre les « e » muets – lettres avec lesquelles elle imagine avoir une « communication silencieuse ».

Son accent lui fait honte, mot qui revient à de nombreuses reprises dans le texte, car elle voudrait passer inaperçue. Le français est vécu comme un territoire à conquérir, un lieu où s'épanouir en tant qu'individu non considéré comme inexistant ou étranger. La langue devient ici la souche de sa construction identitaire dans son rapport aux autres.

La fillette nous raconte cet « entre-deux » : chaque semaine, elle tient une correspondance en espagnol avec son père dans laquelle se tisse une conversation en différé au sujet d'un livre qu'ils lisent chacun de leur côté. Lui en espagnol, elle en français. *La vida de las abejas - La vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck est leur point d'attache. La protagoniste apprend ainsi à lire en français mais aussi à traduire dans sa langue maternelle, sinon son courrier risque d'être jeté par les gardiens de la prison.

L'attraction des abeilles pour la couleur bleue devient un sujet de débat entre le père et sa fille et renvoie directement au titre du roman de Laura Alcoba. La mise en abyme fait correspondre l'attrait des insectes pour le bleu et celui de la narratrice-scriptrice pour le français. Or, le bleu est la couleur du ciel, c'est-à-dire de l'évasion, de l'élévation, de la liberté. Cette liberté à laquelle son père n'a pas accès.

Le lecteur découvre au fil du récit sa détermination : enfant discrète et silencieuse, perdue dans une langue qu'elle n'apprivoise pas encore, la fillette s'entraîne devant le miroir, s'imprègne de la mélodie de la langue, lit sans relâche mais sans forcément comprendre, réfléchit sur le fonctionnement de cette langue (« *Par où ça passe ?* »), pense en espagnol et traduit en français.

Mais ce qu'elle veut c'est « trouver l'ouverture de ces tuyaux-là », ceux où elle pourrait « penser en français et parler aussitôt ». Tant qu'elle n'a pas trouvé ce « passage », la protagoniste est dans l'incapacité d'envoyer une photo que son père lui réclame depuis plusieurs mois : une photo de sa vie ici avec sa mère. Dans le dernier chapitre, « Lundi » – jour où elle écrit à son père, la fillette envoie enfin la photo tant espérée car elle a trouvé sa place dans sa réalité « ici », dans ce lieu qu'est la langue française.

-
- *La Danse de l'araignée*, roman, Éditions Gallimard, 2017

Présentation de l'ouvrage :



« *Bavarder entre la banlieue parisienne et la prison argentine où se trouve mon père, c'est un peu comme du tir à l'arc – avec de l'exercice et un peu d'application, on arrive à atteindre le point de mire, l'endroit précis du calendrier où nous nous sommes donné rendez-vous. Il faut juste me laisser le temps de glisser ma nouvelle petite clé dans la boîte aux lettres métallique, attendre que je déchire l'enveloppe. Voilà, j'y suis.* »

On retrouve dans *La Danse de l'araignée* la tonalité légère et acidulée qui faisait tout le charme de *Manèges* – la jeune narratrice racontait alors son enfance en Argentine au temps de la dictature – comme du *Bleu des abeilles*, qui retraçait son arrivée en banlieue parisienne et l'apprentissage émerveillé de la langue française.

Ici, c'est le temps de l'adolescence qui est évoqué. Ses bouleversements troublants et la correspondance régulière avec le père emprisonné tissent une toile subtile où présent, passé et imaginaire prennent tour à tour le dessus.

Extraits de presse :

. Article publié dans *Télérama*, 2 Janvier 2017, Christine Ferniot

Paru en 2007, le premier récit de Laura Alcoba, *Manèges*, était sous-titré *Petite histoire argentine*. Avec *Le Bleu des abeilles*, en 2013, et aujourd'hui *La Danse de l'araignée*, elle poursuit son autobiographie plus romanesque que véritablement romancée, accompagnant la vie de sa famille pour la raconter à hauteur d'enfance : la dictature militaire, la clandestinité, le père en prison à La Plata, la mère obligée de changer d'apparence pour quitter son pays et s'installer près de Paris avec sa petite fille ...

Cette dernière a à présent 12 ans, l'âge du premier soutien-gorge, des amitiés enflammées et de l'entrée en sixième au collège Travail — qui porte si bien son nom ...

Ponctuant ce quotidien de gamine comme les autres, surgissent d'autres histoires où l'exil, l'absence paternelle et la pratique forcenée de la langue française viennent comme en surimpression. Pourtant, en privilégiant l'anecdote, les émotions furtives, Laura Alcoba s'autorise une fraîcheur qui n'est jamais factice, une écriture piquante qui décrit une adolescente à fleur de peau, un moment riante et l'instant d'après fontaine de larmes.

Et tandis que, reclus dans sa prison argentine, le père continue d'adresser à sa fille des lettres truffées d'interrogations sur son apprentissage de la culture française, pour elle, au-dehors, le décor et la vie changent.

Le déménagement à Bagnolet, « *au bout de la ligne de métro* », certes, ce n'est pas encore la si séduisante vie parisienne, mais cela ne semble plus tout à fait la banlieue. Laura regarde par la fenêtre les deux tours Mercuriales qui, tels des miradors, marquent la frontière entre la capitale et le reste du monde — pendant que, dans son cachot, son père se tient derrière d'autres fenêtres ...

. Article publié dans *Les Inrockuptibles*, 18 Janvier 2017, Sylvie Tanette

[...] L'Argentine est loin. Laura écrit régulièrement à son père détenu, et cette correspondance constitue une parenthèse secrète dans sa vie quotidienne. La France est là mais pas toujours bien décryptable.

Parmi les problèmes liés à la condition d'exilée surgissent ceux qui préoccupent toute préado : la scolarité, les amitiés, les garçons, les transformations du corps. Au fil de courts chapitres, on retrouve le style qu'Alcoba a su affiner de texte en texte, son art de dire mille choses d'une vie à travers des anecdotes en apparence toutes simples.

Au final, le récit de son histoire personnelle, plein d'une émotion discrète, permet de laisser deviner une réalité plus universelle et très actuelle. Laura Alcoba témoigne de l'immense désarroi des enfants de réfugiés, porteurs muets des souffrances des adultes, soumis bien malgré eux à des événements historiques violents.

. Article publié dans *Le Temps*, 24 Février 2017, Isabelle Rûf

Mygale velue

En banlieue parisienne, l'adolescente est une écolière comme les autres – premières règles, seins qui poussent. Le pays d'origine est pourtant bien présent : les lettres que son père lui écrit de prison, s'inquiétant de ses lectures, discutant Verlaine et Victor Hugo avec elle.

La question de la langue, si présente dans les premiers livres de cette trilogie, refait surface à l'occasion de ces échanges soumis à la censure, qui rythment le temps par-delà l'océan.

Il y est aussi question de l'araignée du titre, une mygale velue et domestiquée que l'enfant rêve d'importer en France pour en faire sa compagne. Et Amalia, malade et déprimée, qui partage l'appartement, se laisse parfois aller devant un maté et raconte un épisode particulièrement violent de sa vie de militante, un passé que la mère n'évoque jamais.

Quand le père obtient sa libération conditionnelle et rejoint sa fille en France, Laura Alcoba met fin à son attachante et ténue trilogie de l'exil, vue à hauteur d'enfant, tout en ellipses et en litotes.

. Article publié sur le blog *Le Club de lectures*, 25 Février 2017

[...] Les échos de la répression de la police argentine parviennent toujours jusqu'à elles, à Bagnolet, quand elles apprennent le suicide de l'amie Mariana, attendant chez elle, dans son appartement de Buenos Aires, l'arrivée de son fiancé, le clandestin Paco. Entendant la police frapper furieusement à sa porte, Mariana, terrorisée, se jette par la fenêtre sous les yeux incrédules et effarés de son compagnon parvenu tout juste au pied de son immeuble.

D'autres nouvelles, françaises et républicaines celles-là, viennent leur réchauffer le cœur : l'élection de François Mitterrand dont les premières paroles sont comme un baume quand le nouveau Président s'adresse aux « humbles militants pénétrés d'idéal » et qu'il évoque les « centaines de millions d'hommes sur la terre qui sauront ce soir que la France est prête à leur parler le langage qu'ils ont appris à aimer d'elle ».

Contacts :

Centre Régional du Livre de Franche-Comté
5 avenue Élisée Cusenier

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

g.faivre@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

Site internet du festival : <http://www.lespetitesfugues.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTÉ Régional
DU LIVRE